

Zeitschrift: Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société Suisse-Asie

Herausgeber: Schweizerische Asiengesellschaft

Band: 59 (2005)

Heft: 3

Buchbesprechung: Rezensionen = Comptes rendus = Reviews

Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REZENSIONEN – COMPTES RENDUS – REVIEWS

KILLINGLEY, Dermot, *Beginning Sanskrit: A Practical Course Based on Graded Reading and Exercises*. Newcastle upon Tyne: Grevatt & Grevatt, 2003–2004. 3 Volumes: Vol. 1, Second Edition, 2004, xx + 181 pp., ISBN 0-947722-22-X; Vol. 2, Second Edition, 2004, xvi + 241 pp., ISBN 0-947722-23-8; Vol. 3, 2003, xviii + 224 pp., ISBN 0-947722-21-1.

Beginning Sanskrit de Dermot Killingley, écrit en collaboration avec Siew-Yue Killingley, est un cours universitaire destiné principalement aux étudiants prenant le sanskrit comme branche secondaire d'études, ou se préparant à la recherche. L'auteur précise dans sa préface qu'aucune expérience antérieure d'apprentissage formel d'une langue n'est requise et que le cours peut être suivi avec ou sans professeur.

Le livre est soigneusement conçu. Les matériel est organisé selon des nécessités pédagogiques et les 65 leçons (vol. 1: 1. 1–22; vol. 2: 1. 23–47; vol. 3: 1. 48–65) introduisent graduellement le lecteur aux difficultés du sanskrit, en rendant l'assimilation des connaissances aussi simple que possible. Ainsi les premières neuf leçons traitent en grande partie du système phonologique, et le sandhi est introduit à partir de la leçon 3. Le système casuel constitue le sujet des leçons 6–13. L'écriture devanāgarī est introduite dans les leçons 23–27 (deuxième volume) et elle sera utilisée dans les passages de lecture de la fin de chaque leçon. Les composés sont introduits dans la leçon 48, une fois que les principales caractéristiques de la flexion nominale (qui continue aussi après cette leçon) auront été assimilées. Le système verbal est également introduit et illustré progressivement au cours des trois volumes. Chaque leçon contient des explications, des passages de pratique orale en suivant des exemples donnés, un passage à lire (à l'exception des leçons 9 et 23–36) et des exercices (à l'exception de la leçon 1). A partir de la leçon 11, les passages sont sélectionnés principalement du *Pañcatantra* et adaptés dans chaque leçon au stade de connaissances atteint. Le premier volume contient en appendice un tableau des voyelles et consonnes, et le deuxième un tableau des ligatures utilisées dans le livre. Un vocabulaire, un index et une bibliographie se trouvent à la fin du chaque volume; le vocabulaire et l'index du troisième volume couvrent tous les volumes.

La caractéristique principale de l'approche de l'auteur consiste dans l'organisation de son matériel de telle manière que la grammaire et le vocabulaire de base du sanskrit puissent être enseignés comme dans le cas d'une langue moderne parlée. Il introduit d'ailleurs des éléments de théorie linguistique moderne, sans insister sur la terminologie grammaticale traditionnelle; la terminologie grammaticale du sanskrit est adaptée à la pratique contemporaine. Les notions linguistiques de base sont exposées d'abord pour un public censé ne pas avoir de connaissance préalable. La phonétique et la phonologie, la grammaire et les notions de métrique sont expliquées d'une manière claire et directe, dans un langage facile à comprendre, avec des observations précieuses sur l'expression idiomatique sanskrite. Tous les termes linguistiques utilisés sont inventoriés dans l'index du troisième volume, ce qui facilite grandement la consultation et la recherche. Killingley s'éloigne parfois des classifications ou appellations traditionnelles, comme par exemple dans le cas de *r*, *r̄*, et *l*, qu'il appelle 'consonnes syllabiques' et qu'il groupe, avec *r* et *l*, dans une catégorie *approximants* sous les consonnes (vol. 1, pp. 22, 46 et 178), ou dans le cas du futur, qu'il appelle *predictive mood* (vol. 3, l. 58); dans le deux cas il renvoie à son ouvrage (en collaboration avec Siew-Yue Killingley) de 1995, *Sanskrit* (Munich: Lincom Europa; Languages of the World Materials, 18). Le matériel utilisé pour les exemples est particulièrement bien élaboré et les exercices illustrent bien les points exposés dans la leçon qui les précède. Bien que l'auteur mentionne la possibilité d'utiliser ce cours pour une étude sans professeur, cela semble cependant plutôt difficile sans avoir la traduction des exemples ainsi que la clé des exercices. Le choix des passages adaptés de la littérature sanskrite est judicieux et familiarise le lecteur avec un vocabulaire concret. Toutefois, bien que le cours ait été conçu premièrement pour apprendre la langue, l'introduction et l'explication, par des passages choisis, de quelque concepts élémentaires de la civilisation indienne (tels que *karman*, *dharma*, *mokṣa*, *paṇḍita*, etc.) auraient complété la perspective strictement linguistique du cours.

Le livre sera très utile tant aux étudiants débutants qu'aux enseignants de sanskrit. Le choix d'enseigner cette langue avec une terminologie moderne, les explications abondantes et l'approche pédagogique graduelle de Killingley font que le but déclaré du livre, à savoir de développer la capacité de lire en sanskrit et d'acquérir la connaissance des principales caractéristiques de la phonologie, de la morphologie et de la syntaxe, est largement atteint.

Bogdan DIACONESCU (Lausanne)

KUHLMANN, Jan, *Subhas Chandra Bose und die Indienpolitik der Achsenmächte*. Berlin: Verlag Hans Schiler 2003. ISBN 3-89930-064-5. 387 S. € 29,90.

Dieses aus einer Dissertation bei Jürgen Lütt an der Humboldt-Universität zu Berlin hervorgegangene Werk ist fast gleichzeitig mit Merle Krögers Kriminalroman *Cut!*¹ erschienen, in dem unter anderem auch die Indische Legion der Wehrmacht eine Rolle spielt. Das mag einfach Zufall, könnte aber auch ein Indiz dafür sein, daß diese und ähnliche, der Allgemeinheit weitgehend unbekannte Aspekte des sogenannten Dritten Reiches allmählich in das Blickfeld einer größeren Öffentlichkeit rücken.

Obwohl einiges zu Subhas Chandra Bose und der deutschen Indienpolitik einschließlich der Indischen Legion publiziert worden ist, fehlte bisher eine wirklich in die Tiefe gehende Gesamtschau, die auf einer umfassenden Auswertung des zur Verfügung stehenden Dokumentenbestandes fußt. Besonders das Fehlen der italienischen Quellen ist dabei hervorzuheben, denn sowohl die Aktivitäten der deutschen als auch der italienischen Seite, wie auch die Aktivitäten der verschiedenen Gruppen von Indern in beiden Ländern, lassen sich wirklich gründlich nur im Vergleich zueinander sinnvoll eruieren – in ihrer Verflechtung sowie in ihrer gegenseitigen Abgrenzung. Auch der versperrte Zugang zu Archiven im jeweils anderen Teil des geteilten Deutschlands stellte ein Hindernis dar, das erst durch die Wiedervereinigung Deutschlands überwunden werden konnte.

Die vorliegende Arbeit, die alle diese Desiderata adäquat befriedigt, ist daher sehr zu begrüßen. Sich auf eine Fülle von Material nicht nur in deutschen und italienischen, sondern auch in britischen und indischen Archiven stützend, des weiteren zahlreiche veröffentlichte primäre wie auch Sekundärquellen auswertend, gibt sie eine erschöpfende, gleichzeitig aber auch kritische Übersicht einerseits über das Wirken von Subhas Chandra Bose (Netaji) in Deutschland und Italien,² andererseits über die Aktivitäten und Vorstellungen der Regierungen und wichtigen einschlägigen Organisationen dieser Länder in Bezug auf Indien.

1 Hamburg: Argument Verlag 2003. Ariadne Krimi 1146.

2 Gemäß S. 12 kann "Achsenmächte" entgegen dem englischen Sprachgebrauch allein diese zwei Verbündeten bezeichnen; wird Japan mit eingeschlossen, so wäre die korrekte Bezeichnung "Dreierpaktmächte".

Obwohl der breiteren Öffentlichkeit weitgehend unbekannt,³ ist die Materie zumindest in seinen groben Zügen in Fachkreisen hinlänglich bekannt, weshalb sich ein allgemeiner Überblick hier erübrigt. Auch die Fülle von Detailkenntnissen, die die vorliegende Arbeit vermittelt, kann in einer kurzen Rezension unmöglich adäquat besprochen werden. So sei hier nur auf einige besondere Einzelheiten aufmerksam gemacht.

Sehr deutlich wird vom Verfasser die grundlegende Andersartigkeit des Zugangs zu und Umgangs mit Indien auf italienischer und deutscher Seite herausgearbeitet. Obwohl in beiden Ländern das Indienbild von – damals noch weitaus mehr als heute – für den praktischen Umgang mit der realen Größe Indien unzulänglichen “klassizistischen” Vorstellungen geprägt war, waren die Auswirkungen dieses Bildes doch recht verschieden. In Italien war, wie von Kuhlmann herausgearbeitet, die Einstellung zu Indien auf der politischen Führungsebene überwiegend eine positive, was sich nicht zuletzt in der Gründung des auch heute noch tätigen, ursprünglich als Indien-Institut konzipierten *Istituto Italiano per il Medio ed Estremo Oriente* (IsMEO) zeigt; die endgültige Zustimmung zur Gründung erreichte der Indologe Guiseppe Tucci in einer persönlichen Audienz von Benito Mussolini (S. 91). Nicht vergessen werden darf auch, daß Bose nach seiner Flucht aus Indien die Weiterreise aus Afghanistan, die letztendlich nach Deutschland führte, nur mit italienischer Hilfe gelang. Allerdings geriet die italienische Indienpolitik im Laufe des Krieges immer mehr unter deutschen Einfluß und verlor damit weitgehend an Bedeutung.

Adolf Hitlers Einstellung zu Indien war grundsätzlich negativ und von Verachtung geprägt. Bei seinem Bruch mit Otto Strasser soll gemäß S. 40 auch die Frage der indischen Unabhängigkeit eine Rolle gespielt haben. Dennoch gab es eine durchaus beachtenswerte Unterstützung für die Belange der indischen Unabhängigkeit, sowohl vor als auch während des Krieges; auf S. 356 wird der Beitrag des mit dieser Unterstützung aus Deutschland agierenden Bose gar als “wesentlich” für die Erlangung dieser Unabhängigkeit bezeichnet, auch wenn Boses Verhältnis zu Deutschland abschließend als “schwierig und unergiebig” bewertet wird (S. 352). Wichtig ist in diesem Zusammenhang si-

3 Der Kenntnisstand in Bezug auf das uns hier beschäftigende Thema, den beispielsweise die *Wikipedia* zeigt (http://en.wikipedia.org/wiki/Subhash_Chandra_Bose), kann man bereits als überdurchschnittlich bezeichnen. In der am 13.6.2005 eingesehenen Version wird allerdings fälschlicherweise der Eindruck vermittelt, die Indische Legion sei von Anfang an ein Teil der Waffen-SS gewesen.

cherlich, daß (wie auf S. 45f. und 229 hervorgehoben wird) sowohl Alfred Rosenberg als auch Heinrich Himmler eine besondere Wertschätzung für Indien hegten, die unter anderem auch Tausenden von Zigeunern das Leben gerettet haben soll. Im letzten Falle soll gemäß S. 46 der ansonsten für seine Sympathien zum NS-Regime und einschlägigen Aktivitäten eher negativ betrachtete Indologe Walther Wüst die rassistisch-ideologische Grundlage geliefert haben.

Doch änderte sich die grundlegende Haltung der höchsten politischen Instanz – trotz des wohl als charismatisch einzuschätzenden Wirkens von Subhas Chandra Bose selbst – nicht wesentlich, weshalb es ja auch bekanntlich zu vielen Spannungen und Kontroversen sowohl zwischen dem Regime und den in und aus Deutschland agierenden Indern als auch innerhalb des Regimes selbst kam, die nicht unwesentlich dazu beitrugen, daß Bose sich schließlich nach Japan begab. Daß Kuhlmann diese ganze Entwicklung deutlich herausgearbeitet hat, ist unter anderem auch als Korrektiv zum Bild des NS-Regimes gerade im Zusammenhang des Freiheitskampfes in manchen Teilen der indischen Öffentlichkeit zu würdigen.

Höchst interessant sind die Ausführungen zu den Problemen, die die Heterogenität der Indischen Legion mit sich brachte (S. 299ff.), und die sogar dazu führten, daß deutsche Offiziere indische Soldaten zwangen, gegen ihren Willen religiöse Vorschriften einzuhalten (S. 300). Auch das Verhältnis zwischen Deutschen und Indern war durch die Interkulturalität innerhalb der Legion, aus der bekanntlich auch das *Lehrbuch der Hindustani-Sprache* von Ernst Bannerth⁴ und Otto Spieß hervorging,⁵ nicht nur von Positivem geprägt. Doch anders als im Falle des italienischen *Battaglione Azad Hindostan*, auf S. 293 als “vollkommener Fehlschlag” bezeichnet, wird die Indische Legion als alles in allem erfolgreich angesehen. Folgt man der Argumentation Kuhlmanns, so sind die Gründe neben dem verschiedenartigen kulturellen Einfühlungsvermögen⁶ vor allem in den unterschiedlichen Persönlichkeiten von Mohammed Iqbal Shedai, auf den die Italiener sich verließen, und den mit den

4 Zur Bewertung der sehr negativen Aussagen zur Indischen Legion, die dieser nach der Gefangenschaft vor seinen britischen Verhörern machte, vgl. S. 340.

5 Hierauf weist auch Kuhlmann auf S. 298 hin.

6 Möglicherweise hatte man auf deutscher Seite, im Gegensatz zur italienischen, auch Konsequenzen gezogen aus der Unzufriedenheit der indischen Soldaten in italienischen Gefangenenlagern mit ihrer Behandlung durch die britischen Mitgefangenen, da diese Unzufriedenheit zur Bereitschaft zur Zusammenarbeit mit den Achsenmächten beitrug (S. 146f.).

Deutschen zusammenarbeitenden Subhas Chandra Bose zu suchen (S. 294), wie auch in der Tatsache, daß die Wehrmacht durch Boses Wirken sich die aus militärischer Sicht geeigneteren unter den zur Verfügung stehenden indischen Kriegsgefangenen ausgesucht hatte (S. 289).

Trotz des Faktenreichtums wird dennoch manch ein Leser wohl nach der Lektüre etwas vermissen oder nicht ausführlich genug behandelt finden. Das ist ganz natürlich, denn eine von einem einzigen verfaßte Arbeit kann nur schwer alle Ansprüche befriedigen. So macht der Autor selbst auf S. 18 darauf aufmerksam, daß es ihm unmöglich war, japanisches Material zu berücksichtigen. Auch Quellen in südasiatischen Sprachen konnten, offenbar wegen fehlender Sprachkenntnisse, nicht verwendet werden. Diese Desiderata wären folglich von anderen zu befriedigen.

Kuhlmann spricht auch eine Anzahl von sehr interessanten Themen an, die für die vorliegende Fragestellung eher peripher sind, nichtsdestotrotz aber eine ausführlichere Betrachtung verdienen. An erster Stelle sei hier das Verhältnis des Sonderreferates Indien zur deutschen Opposition und die mögliche Instrumentalisierung der Indischen Legion genannt, die in Frankreich unter dem Oberkommando von Erwin Rommel stand. Adam von Trott zu Solz, wegen seiner Teilnahme am gescheiterten Attentat auf Hitler vom 20.7.1944 hingerichtet, war der Leiter des Sonderreferates, und es besteht kein Zweifel, daß er diese Stellung auch für seine oppositionelle Tätigkeit benutzte, wie auch auf S. 158ff. hervorgehoben. Manche Reminiszenzen von deutschen Angehörigen der Indischen Legion lassen vermuten, daß diese eventuell auch als Unterschlupf für deutsche Offiziere verwendet wurde, die regimekritisch waren. Hier ist sicherlich Stoff für eingehendere Studien vorhanden.

Interessant wäre auch zu erfahren, ob es in US-Archiven Material zur Indischen Legion gibt. In der Reminiszenzen-Literatur tauchen ja hin und wieder Berichte über Kampfhandlungen zwischen US-Soldaten und Indern in deutscher Wehrmachtsuniform auf, und auch Kuhlmann berichtet auf S. 335 vom Unteroffizier Rashid Mohammed, der "mit einer 75-Millimeter-Panzerabwehrkanone vier amerikanische Panzer zum Stehen gebracht und auf diese Weise den Vormarsch einer ganzen Division 24 Stunden lang aufgehalten hatte" – eine Situation, die sich selbst Hollywood wahrscheinlich nicht hätte ausdenken können!

Sehr wichtig wäre es auch, mehr über das Nachwirken nicht nur von Gedanken (S. 72), sondern auch von Organisationsformen des Faschismus und

Nationalsozialismus im heutigen Südasien zu erfahren (S. 88).⁷ Man denkt dabei zwar vor allem an hindunationalistische Gruppen, aber auch die Organisationsformen, die Subhas Chandra Bose in Bengalen kreierte, und die in den jährlichen Jugendumzügen zu seinem Geburtstag besonders in Westbengalen ihre Spuren hinterlassen haben, sind in diesem Zusammenhang zu nennen, obwohl hierbei auch sowjetkommunistische Vorbilder am Werk gewesen sein können.

Daß der Autor des vorliegenden Werkes primär Historiker und nicht Kulturwissenschaftler ist, ließ möglicherweise auch eine adäquate Würdigung der Verbindungen zwischen der deutschen Indienpolitik und speziell der Indischen Legion und der deutschen Indologie überflüssig erscheinen; eine Ausnahme ist Leopold Fischer (Agehananda Bharati), dessen bunter Lebenslauf ihn offenbar faszinierte (S. 347f.). Auch wenn Namen wie beispielsweise Ludwig Alsdorf und Walther Wüst einige Male auftauchen, bleibt diese Würdigung doch aus. Das Thema ist auch recht heikel, denn auch dann, wenn es speziell nur um die Indienpolitik und -bemühungen und ihre Verbindung zur Indologie geht, wird jede Diskussion nicht umhin kommen, auch die Frage der Verbindung zwischen nationalsozialistischer Ideologie und Indologie zumindest anzuschneiden. Da auch letztere Diskussion noch nicht adäquat erfolgt ist,⁸ wird sie nach wie vor von recht eindimensionalen Sichtweisen in der Nachfolge von Edward Saids Orientalismusthese dominiert, die die Komplexität und Vielschichtigkeit der Materie bewußt auszuklammern scheinen.⁹

Festzuhalten bleibt jedenfalls, auch wenn von Kuhlmann nicht als hervorhebenswert betrachtet, daß mehrere führende deutsche Indologen bzw. Indogermanisten der Nachkriegszeit möglicherweise nur durch ihre Einbin-

7 Kuhlmann macht in dieser Hinsicht auf die paramilitärische Ausbildung an der *Bhonsala* (Kuhlmann: *Bhonsla*) *Military School* aufmerksam, allerdings ohne den Hinweis, daß es sich dabei um eine angesehene Internatsschule in Nasik handelt, die auch heute noch existiert.

8 Bernard Mees, auf S. 146 seiner Besprechung von Michael Bergunder, Rahul Peter Das (Hrsg.), *“Arier” und “Draviden”. Konstruktionen der Vergangenheit als Grundlage für Selbst- und Fremdwahrnehmungen Südasiens* (Halle 2002) (*Historiographia Linguistica* 31.2004:145–150): “A comprehensive history of German and Germanophone Indology/Iranology ... would be well received – and one could easily fill a monograph on the here only briefly mentioned Wüst (1901–1993) alone”.

9 Zu nennen wäre vor allem Sheldon Pollock, “Deep Orientalism? Notes on Sanskrit and Power Beyond the Raj,” in: Carol A. Breckenridge, Peter van der Veer (Hrsg.), *Orientalism and the Postcolonial Predicament*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press 1993:76–133.

dung in der Indischen Legion dem Verheiztwerden an der Ostfront entkamen.¹⁰

Interessant wäre auch die Frage nach den möglichen Folgen von persönlichen Verbindungen aus jener Zeit für Entwicklungen der Nachkriegszeit. So wird beispielsweise die auch nachträglich aufrechterhaltene Verbindung zwischen dem ehemaligen Vertreter der Regierung des Freien Indien in Berlin und ersten Botschafter der Republik Indien in der Bundesrepublik Deutschland, A.C.N. Nambiar, und dem ehemaligen Offizier der Indischen Legion und späteren Minister des Landes Baden-Württemberg, Adalbert Seifriz, auf S. 350 erwähnt. Daraus ergibt sich die Frage, inwieweit diese Verbindung zu den bekannten engen Beziehungen zu Indien, die unter den deutschen Bundesländern gerade Baden-Württemberg kennzeichnen, beigetragen haben mag.

Natürlich gibt es auch andere prominente Persönlichkeiten, die mit den Indien-Aktivitäten der damaligen Regierung oder der Indischen Legion verbunden waren; ein Beispiel ist Hans Kutscher, ehemals Offizier der Legion und später nicht nur Richter am Bundesverfassungsgericht, sondern sogar Präsident des Europäischen Gerichtshofes. Es wäre sicherlich eine lohnende Aufgabe, andere derartige Personen ausfindig zu machen und ihre späteren Karrieren daraufhin zu untersuchen, ob die frühere Indien-Verbindung einschlägige Spuren in diesen Karrieren hinterlassen hat.

Das Buch enthält einige Fehler, die ganz offensichtlich darauf zurückzuführen sind, daß der Autor nur einen begrenzten kulturell-linguistischen Zugang zu Südasien hat. So ist beispielsweise die Bezeichnung der Kaste von Bose als "Kshatriya" (S. 20) irreführend. Er war vielmehr ein Kāyastha; diese sind trotz ihres Status an der Spitze der bengalischen Gesellschaft (zusammen mit Brahmanen und Vaidyas) rituell Śūdras, beanspruchen aber wie viele Gruppen in Ostindien Kṣatriya-Status. Und die Angabe auf S. 348, Leopold Fischer sei "in den Ramakrishna-Orden" eingetreten, widerlegt ja schon sein Ordensname Agehānanda Bhāratī, denn *Bhāratī* zeigt an, daß es sich um den altehrwürdigen Daśanāmin-Orden handelt und nicht um den genannten modernen.

10 Andererseits bleibt es erstaunlich, wie wenig die doch enge Verbindung mit dem tatsächlich vorhandenen Indien die akademische Indienforschung beeinflusste, was zu gravierenden Defiziten geführt hat, die heute, da Indien einen rasanten internationalen Aufstieg erlebt, schmerzlich gespürt werden.

Doch solche kleinen Fehler sind letztendlich so irrelevant für die Gesamtwürdigung dieses Werkes wie die gelegentlichen Druckfehler.¹¹ Dieses Buch ist ein wichtiger und höchstwillkommener Beitrag zur Geschichte deutsch-indischer Beziehungen der Neuzeit, und es ist ihm die gleiche Aufmerksamkeit im deutschsprachigen Raum zu wünschen, wie die sich in Vorbereitung befindliche englische Übersetzung im englischsprachigen Raum und vor allem in Südasien sicherlich finden wird.

Rahul Peter DAS

MÜLLER, Hans-Georg, *Reduplikationen im Türkischen*. Morphophonologische Untersuchungen. (Turkologica; 56). Wiesbaden: Harrassowitz-Verlag. 2004. – 364 pp.

Vorliegendes Werk hat sich zum (Haupt-)Ziel gesetzt, die Bildungsregeln der türkischen Intensiv-Adjektive des Typs *bem beyaz* 'schloh-, schneeweiß' etc. aufzudecken. Um es gleich vorwegzunehmen, der Autor des zu besprechenden Buchs ist dabei sehr weit vorangekommen. Mir ist kein vergleichbares Werk bekannt, das sich derart eingehend und unter Berücksichtigung so vieler anderer Versuche zu diesem Thema mit den türkischen Intensiv-Adjektiven befaßt. Der Autor demonstriert hier in aller Breite seine Kenntnis und Belesenheit nicht nur der Literatur speziell zu diesem Thema, er verfügt offenbar auch über breite Kenntnisse der Allgemeinen Sprachwissenschaft und beherrscht auch die Methoden der Statistik. Neben der Auswertung von Wörterbüchern und Fachliteratur zu diesem Thema bezieht er seine Beispiele auch aus der Schönen Literatur und führt Test mit Muttersprachlern durch. Was er am Ende vorzulegen hat, ist eine akribische Untersuchung, die bisherige Untersuchungen derart geduldig und gelungen referiert, daß dem Leser seine Kritik, die er daran zu üben hat, im hohen Maß einsichtig und nachvollziehbar wird (für den in turkologische Problematiken Eingeweihten mögen sich mitunter Längen ergeben, denen er allerdings im Hinblick auf die weitergehende Relevanz des gesagten mit Geduld zu begegnen hat). Gleiches gilt für die Darlegung eigener Gedankengänge, die schließlich in der Darlegung von Regeln

11 Etwa "Cittaranjan R. Das" für Chittaranjan Das bzw. C.R. Das (S. 20 und im Index), "Rashtriya" für *Rashtriya* (S. 72), usw.

gipfeln, die zumindest mit dem zur Verfügung stehenden Material in Einklang stehen, ohne dabei mehr als durch die Materiallage bedingt vage zu bleiben. Der Preis, der dafür bezahlt wird, ist, daß er einen Ozean erschafft, in dem ein Leser sich, ohne daß er sich eigene Notizen macht, sehr schnell verlieren kann. Dies ist dem Autor nicht als Fehler anzulasten, sondern liegt an der Sache. Jedoch wäre es wünschenswert, wenn der Autor irgendwann eine durchaus längere Zusammenfassung etwa in Aufsatzform produzieren würde, die die wichtigsten Argumentationslinien wie auch die Ergebnisfindung stringent zusammenfassen würde. So kann vorliegende Arbeit als vorbildlich für die Behandlung eines nicht nur für die Turkologie wichtigen Themas gelten. Wenn im Folgenden nun einige kritische Punkte angeführt werden, dient dies nicht dazu, das vorher ausgesprochene Lob nachträglich zu relativieren, sondern ist als konstruktive, solidarische Kritik gedacht.

Schon auf Seite 1 meint der Autor ganz richtig: “Nun gibt es im Türkischen sehr viele Reduplikationsformen. Zwischen ihnen bestehen gewisse Beziehungen, und es treten beim Reduplizieren in der einen oder anderen Form ähnliche Phänomene auf.” Diesen widmet er sich vor allem in Kapitel 2 (“Reduplikationen im Türkischen”). In Kapitel 4 (“Die Phonologie und Morphologie der Reduplikation”) greift er mit Bezugnahme auf RAIMY im Zusammenhang mit den Intensiv-Adjektiven dieses Thema wieder auf. Hier gewinnt seine Darstellung nicht die übliche Tiefe, was beim Umfang der Problematik kein Wunder ist. Immerhin gelingt es ihm anzudeuten, daß hier Verbindungen zur Bildung der Intensiv-Adjektive bestehen dürften, gerade auch, was die “Wiederholungen mit verändertem Wortbeginn (nach TIETZE und MAYERTHALER)” (S. 62ff.) angeht. Es steht zu hoffen, daß er sich dem Thema “Wortreduplikation” einmal monographisch in dem ihm zustehenden Umfang widmen wird. Es sei weiterhin angemerkt, daß *yemek yemek* ‘(eine Speise) essen’ wohl als “Präzisierung des Verbs” zu gelten hat und zur Kategorie “festgefügte Ausdrücke” gehört. Gerade für die Zwecke des Autors würde es mir aber sinnvoller erscheinen, die Form als *yemek ye-* aufzuführen, denn sie erscheint in der Sprache auch häufig in flektierter Form. Zum anderen stellt sich die Frage, ob diese Bildung wirklich hierher gehört. Zum einen ist sie keine echte Reduplikation, handelt es sich beim ersten Bestandteil doch um ein mit dem (Wörterbuch-)Infinitiv des Verbs “essen” homophones Substantiv “Speise, Essen”, zum anderen ist die Form wohl nicht aus “reduplikativer Intention” gebildet, sondern wohl eher, um gegen Bildungen wie *ceza yemek* ‘eine (Geld-)Strafe aufgebremst bekommen’ (STEUERWALD 155) (< ‘Strafe essen’) oder *tokat yemek* ‘eine Ohrfeige beziehen (bekommen)’

(STEUERWALD 943) (< ‘Ohrfeige essen’) zu kontrastieren. Beim Thema “Silbenreduplikationen” ist *baba* ganz richtig als “in der Kindersprache” markiert, also als ein Wort, das von anderen als “frühkindliches Lallwort” bezeichnet wird. Es wäre interessant zu sehen, ob sich andere Verwandtschaftsbezeichnungen der Struktur VCV wie *ana* ‘Mutter’ (in Türkeiitürkisch für die biologisch-soziale Mutter meist in der Koseform *anne*) oder *ata* ‘Vater (ttü. meist ‘Ahn, Vorfahr’)', die in Türkeiitürkisch weniger häufig sind, sich nicht nach einem Modell von “Silbenreduplikation mit verändertem Silbenanlaut” beschreiben lassen.

Wenn zu Beginn von Kapitel 3 (“Intensiv-Adjektive”, S. 80ff.) eine “Hierarchie der Bedeutungen” von Positiv/Äquativ – Komparativ – (verschiedenen) Elativ(-Formen) – Superlativ geboten wird, so ist auch dem Autor klar, daß es sich hierbei nur um ein sehr, sehr provisorisches Modell handeln kann; dies geht aus dem folgenden Text hervor. Generell erscheint hier nur fraglich, ob der Komparativ hier überhaupt eingefügt werden darf, kann doch – um auf das vom Autor verwendete Beispieladjektiv zurückzugreifen – jemand durchaus “älter als” jemand sein, der “sehr alt” ist; m.E. müßte der Komparativ, gebildet aus Positiv mit Ablativ, ganz aus der Reihe herausgenommen werden. Was die Türksprachen angeht, die ihren Komparativ mit Hilfe von Suffixen wie *+(I)rAK* bilden, wäre es interessant zu wissen, ob bei “freistehenden” Komparativformen ohne Ablativ z.B. eine “ältere Frau” in der Regel jünger ist als eine “alte Frau” (dasselbe gilt übrigens auch für Männer), doch dies nur nebenbei. Kritisch sei hier ganz allgemein angemerkt, daß bei den Wortarten dem “Adjektiv” das “Nomen” gegenübergestellt ist (etwa S. 224, aber auch sonst), wobei mit “Nomen” das Substantiv gemeint ist; dies ist natürlich möglich, jedoch stellt sich dann die Frage, wie die Wortart bezeichnet wird, die Kasus-, Possessiv- und Pluralsuffixe annehmen kann und somit gegen Verben und Partikeln kontrastiert.

Im Abschnitt “3.6.15 Weitere Evidenz für *p* als unmarkierten IAR-Bildungslaut [Intensiv-Adjektiv-Reduplikation-..., Anm. des Verf.]” (S. 198ff.) wird das *-p*-Gerundium vieler Türksprachen in Zusammenhang mit dem “Plosiv *p* als ‘unmarkiertem IAR-Bildungslaut’ (S. 198) (was plausibel dargelegt wird) gebracht, und zwar in dem Sinn, daß “auf diese Weise ‘etwas’, was sich eigentlich wiederholt (Person, Numerus und Tempus), nur einmal – nämlich im letzten Verb einer Verbfolge” (S. 201) ausgedrückt wird. Jedoch geht der Autor hier, getragen vom Schwung seiner ansonsten schlüssigen Feststellungen zur Verwendung von *-p* als IAR-Bildungslaut, entschieden zu weit. Hier werden ganz verschiedene grammatische Betrachtungsebenen begründungslos

vermischt und der Begriff “Wiederholung” wird maßlos überstrapaziert, kurzum, die sonstige Stringenz wird durch Schwammigkeit ersetzt. Manchmal ist weniger mehr.

Im vorher erwähnten Abschnitt diskutiert der Autor Bemerkungen im “etymologischen Wörterbuch” von EYÜPOĞLU. Daß er dies tut, ehrt ihn menschlich zutiefst, zumal er sich durch Anmerkungen von TIETZE gewarnt zeigt (s. S. 13). Jedoch ist dies zuviel der Ehre im Rahmen dieses seriösen wissenschaftlichen Werks, zumal es den nicht-turkologisch gebildeten Leser verleiten könnte, dieses Machwerk – mit zugegeben sehr großem Unterhaltungswert – in die Gruppe der zu beachtenden wissenschaftlichen Werke einzureihen. Die Rechtfertigung dafür, daß der Autor es verwendet, ist, “daß es ausschließlich für lautstatistische Zwecke eingesetzt wird” (S. 13). Mit der Bemerkung, daß unser guter EYÜPOĞLU “das einzige türkische etymologische Wörterbuch von A bis Z” ist, “das sich für eine statistische Untersuchung eignet”, hat der Autor insofern recht (auch wenn die Anführungszeichen bei “etymologisches Wörterbuch” fehlen), als das Werk von TIETZE noch unvollständig ist und das von EREN (*Türk dilinin etimolojik sözlüğü*. Ankara: 1999; vom Autor des zu besprechenden Werks benutzt) zwar von A bis Z reicht, jedoch nur eine vergleichsweise geringe Zahl Wörtern umfaßt, deren Auswahlkriterien von künftigen Generationen ergründet werden müssen.

Dieser kleine quellenkritische Exkurs führt uns zum Kapitel 6 “Reduplikationen in anderen (heutigen) Altaisprachen” (S. 259ff.). Daß der Autor nicht aus den Reihen der sprachwissenschaftlichen Turkologen stammt, verriet er schon recht früh, meiner Wahrnehmung nach auf Seite 9, durch die Verwendung des Ausdrucks “Turksprachen” (der sinngemäß wiedergegebene Kommentar meines leider verstorbenen Lehrers Johannes BENZING dazu lautete immer: “Diese Leute nennen sich selbst *Türk*, und das Deutsche kennt, anders als Latein oder Englisch ein *ü* – und auch die Russen verwenden ein *ju*, was sie gewöhnlich für *ü* tun, und kein einfaches *u*”); diese durchaus häufige terminologische Entgleisung sei dem Autor im Hinblick auf sein gelungenes Werk verziehen, auch wenn ihn der Titel des verwendeten Werks von RÄSÄNEN hätte stutzig machen können. Leider ist sowohl die Näherung an das in der Kapitelüberschrift genannte Problem als auch die Auswahl der benutzten Quellen davon geprägt, daß er nicht der Zunft der sprachwissenschaftlichen Turkologen zugehört. Daß er offenbar die “Altaische Theorie” akzeptiert, ist seine Entscheidung, jedoch hätte man ein paar Worte zur Fragwürdigkeit (bzw. zum Infragestehen) dieser Hypothese erwartet, zumal er CLAUSON und DOERFER zitiert. Die Auswahl der besprochenen nicht-türkei-

türkischen Türksprachen ist offensichtlich von der sprachlichen Beschaffenheit der verwendeten Quellen diktiert (*“Russica non leguntur”*), wodurch ihm leider viele wichtige Materialien entgehen. Im Fall von Jakutisch mag das noch angehen (auch in Rußland wird gerade bei Themen wie dem hier behandelten der verwendete BÖHTLINGK vor allem übersetzt abgeschrieben), jedoch werden in den Fällen von (Neu-)Uigurisch, Usbekisch und Türkmenisch, im Fall von Tschuwaschisch mit YILMAZ, Werke bestenfalls sekundärer Bedeutung verwendet. Nicht besser verhält es sich bei der Behandlung des Mongolischen, wo doch neben dem Sprachlehrbuch von VIETZE auch die englisch geschriebenen Werke von POPPE zur Verfügung gestanden hätten. Offenbar ist bei diesem Kapitel der Autor der Versuchung (oder den Einflüsterungen anderer) erlegen, seine auf vorbildlich-stringente Weise für das Türkei-türkische gewonnenen Ergebnisse “universell” auszudehnen (was auch in dem von mir nicht bewertbaren Kapitel 8 “Reduplikationen in Nicht-Altai-Sprachen” stattfindet) – in einer Zeit, in der die Diagonallektüre meist englisch geschriebener Grammatiken oft als ausreichend gilt, um globale “typologische” Werke zu schreiben, eigentlich kein Wunder (darunter dürften auch seriöse Typologen leiden); über die Verwendung von RAMSTEDT für die “Altaischen Sprachen” allgemein sei der gnädige Mantel des Schweigens gebreitet. Etwas besser ist die Situation in Kapitel 7 “Diachrone Betrachtungen”, aber hier kann man sich auch viele (eher) verlässliche türkeit-türkische und deutsche Publikationen stützen. Jedoch bleibt auch bei den allgemeinen Teilen anzumerken, daß der Autor, trotz seines bezeugten Überblicks über zumindest die wichtigsten Werke und Autoren der diachronen Turkologie, sich ausgerechnet für die völlig marginalen (euphemistisch ausgedrückt) Autoren KOÇ und AKSAN für seine Darstellung entschieden hat, die sich auf den zwischenzeitlich völlig veralteten ÇAFEROĞLU stützen. Kurzum, dieser Teil des zu besprechenden Werks muß als weitgehend mißlungen gelten.

All diese teilweise sehr kritischen Anmerkungen zielen nur zum Teil auf den Autor des hier zu besprechenden Werks (ich hoffe, dies deutlich gemacht zu haben). Nahezu alle kritischen Punkte sind aus gewissen “Schachmatt-Situationen” interdisziplinärer Arbeiten erklärbar, die zwar theoretisch, praktisch aber kaum vollkommen auflösbar sind (niemand kann alles wissen, und Informationen über den Wissensstand außerhalb des eigenen Fachs fließen oft über sehr persönliche, oft idiosynkratische Linien); trotzdem sollen sie nicht verschwiegen werden. Der Kern des hier besprochenen Werks besticht trotz allem durch die dem Thema angemessene Akribie und Stringenz (trotz gelegentlicher Weitschweifigkeit). Es wäre wünschenswert, wenn auch andere

wichtige linguistische Fragestellungen (nicht nur) der Turkologie mit entsprechender Hingabe und Kompetenz (und nicht nur basiert auf Verpflichtung gegenüber bestimmten Schulen) behandelt würden. Das Buch gehört zu den beachtenswerten Produkten, die auf turkologischem Gebiet in den letzten Jahren der Öffentlichkeit präsentiert wurden.

Claus SCHÖNIG (Istanbul/Berlin)

SIDIKOV, Bahodir, *„Eine unermessliche Region.“ Deutsche Bilder und Zerrbilder von Mittelasien (1852–1914)*. Berlin: Logos Verlag, 2003. – ISBN 3-8325-0307-2. – 472 pp.

Einer der Hauptvorwürfe gegen die Orientalismus-Thesen des Edward SAID war stets, dass er die Orientforschung von Ländern wie Deutschland oder Russland ebensowenig berücksichtigt habe, wie die betroffenen Völker ausserhalb des nahöstlichen Kernbereichs. Genau hier setzt die Studie SIDIKOVs an. Er analysiert die Entstehung der Mittelasienstudien in Deutschland und versucht, den deutschen wissenschaftlichen Diskurs über Mittelasien vor dem Ersten Weltkrieg zu rekonstruieren. Liess, so fragt SIDIKOV, das Fehlen kolonialer Interessen in Deutschland eine qualitativ andersartige Debatte entstehen? Unterschied sich die Perspektive der beteiligten Forscher von der ihrer englischen und französischen Kollegen? Basis der Untersuchung sind deutschsprachige Quellentexte der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts aus den Bereichen Geographie, Geschichtsschreibung, Ethnologie, Philologie, Islamkunde usw., darüber hinaus aber auch populärwissenschaftliche Texte von Reisenden, Geschäftsleuten, Diplomaten oder Militärs. Ausgeschlossen blieben dagegen Zeitschriften- und Zeitungsartikel.

Nun waren viele Pioniere der deutschsprachigen Mittelasienforschung keine Deutschen oder, ab 1871, zumindest keine Reichsdeutschen. SIDIKOV bezieht daher, wie ich meine völlig zu Recht, auch Autoren „deutscher Herkunft“ (etwa Russland- und Baltendeutsche) mit ein sowie Forscher, die vorwiegend auf Deutsch publizierten (z.B. M. J. DE GOEJE). Der Aufbau der Analyse folgt dann recht genau dem Fragenkatalog, mit dem sich die damals verbindliche humboldtianische Tradition (der Ausdruck selbst fällt nicht) fremden Ländern anzunähern pflegte: Wo liegt die Region? Was weiss man von ihrer Vergangenheit? Welche Völker leben dort? Welche Sprachen sprechen die Einheimischen? Zu welchem Glauben bekennen sie sich? Und nicht

zuletzt: Welchen Nutzen könnte Europa aus der Erschliessung jener Länder ziehen?

Das erste Kapitel “Beinahe eine terra incognita” untersucht folgerichtig Benennung und Abgrenzung des in Rede stehenden Raumes durch die Forschung, letztlich also die Erschaffung einer *imaginären Geographie*. Überzeugend umreisst SIDIKOV auch den “selektiven Blick” der historischen Geographie, welche sich ihrem Gegenstand Mittelasien gerne über Themen nähert, die einen Bezug zu Europa haben, etwa der Frage, wo die Urheimat der Arier gelegen habe, oder jener, ob eine Wasserverbindung nach Indien möglich sei. Letzteres leitet zum zweiten Kapitel “Fern von der ‘Bühne der Weltgeschichte’” über, wo es darum geht, dass deutsche Geschichtsdarstellungen zu Mittelasien ebenfalls bevorzugt Epochen abhandeln, die von Relevanz für Europa sind, wie die Asienzüge Alexanders des Grossen oder die Herrschaft des Timur Lenk. SIDIKOV konzidiert immerhin, dass es mit Hermann VÁMBÉRY, Franz TEUFEL und August MÜLLER bereits früh Autoren gab, welche die neuere Geschichte darstellen, wenn auch mit der zeittypischen Fixierung auf Personen oder Dynastien. Kapitel 3 “Grausam, heuchlerisch und feig” befasst sich mit dem ethnologischen Schrifttum zu Mittelasien und ist gleichsam das Herzstück der Studie, denn hier lassen sich naturgegeben die meisten Vorurteile, Klischees oder Rassismen aufspüren. Katalogartig referiert SIDIKOV dabei die Grundaussagen seiner Autoren zu den diversen Völkerschaften der Region sowie, als letzten Punkt, ihre Meinung zur Stellung der Frau in jenen Gesellschaften. Demzufolge spielte die in England und Frankreich beliebte Stereotype des “Asiaten” oder “Orientalen” bei den Deutschen zwar kaum eine Rolle, um so mehr aber die Kontrastierung iranischer (“arischer”) und turanischer (bzw. anderer “nichtarischer”) Völkerschaften sowie Sesshafter und Nichtsesshafter, wobei der jeweils zweiten Gruppe stets ein niedrigeres Kulturniveau bescheinigt worden sei. Dass diese Sichtweise SIDIKOVs nicht völlig aufgeht, verdeutlicht jedoch das Beispiel der Bucharischen Juden, die, im Gegensatz zu den aus Indien eingewanderten (“arischen”) Händlern, vergleichsweise milde beurteilt wurden. Kapitel 4 “Lust zu dichten und zu fabeln” widmet sich den philologischen und literaturwissenschaftlichen Schriften zu Mittelasien. SIDIKOV kommt zum Schluss, dass sich diese am wenigsten in die Orientalismus-Theorien SAIDs einpassen liessen. Er begründet dies mit dem fehlenden kolonialen Hintergrund, infolgedessen der Diskurs weitgehend ideologiefrei geführt werden konnte, sowie mit dem Umstand, dass sich nur eine Handvoll Autoren mit jenen Themen befasst habe. Ganz anders, so das fünfte Kapitel “Der im Blutvergiessen schwelgende Islam”, sei dies bei der

islamwissenschaftlichen Forschung gewesen, und in der Tat bieten die von SIDIKOV versammelten Zitate und Meinungen ein buntes Sammelsurium von einfachen Vorurteilen bis hin zu rassistischen Klischees über den Islam, die auf fatale Weise an Stammtisch- und Talkshow-Diskussionen nach dem 11. September erinnern. So werden die Topoi von Fanatismus, Rückständigkeit und moralischer Verkommenheit ebenso bemüht wie der Gedanke, dass der Islam sich nicht aus eigener Kraft fortentwickeln könne. Dass hier oft Absicht und nicht etwa Unkenntnis im Spiel war, belegen Trouvaillen wie die Aussage VÁMBÉRYs, er habe Bucharische Muslime getroffen, die so fanatisch seien, dass sie die Pflichtgebete nur splinternackt vollzögen, um nicht ungewollt das Reinheitsgebot zu verletzen. Nun hatte jener Turkologe nicht nur viele Jahre in Istanbul verlebt, sondern war dort sogar pro forma zum Islam konvertiert, weshalb er genau wissen musste, dass das Gebet vom Gesetz nur im bekleideten Zustand gestattet wird. Das letzte Kapitel "Eine wahre Culturmission" setzt sich mit Reaktionen auf das russische Vordringen nach Mittelasien auseinander. Russlands "zivilisatorische Mission" sei von fast allen Autoren bejaht worden, was neben den damals engen Wirtschaftsbeziehungen zum Zarenreich auch an einer "Atmosphäre allgemeiner Russophilie im damaligen deutschen Reich" gelegen habe. Gerade weil die Russen als "Halbasiaten" gegolten hätten, seien sie den Deutschen als besonders befähigt erschienen, europäische Zivilisation in Asien zu verbreiten. SIDIKOV verschweigt zwar nicht, dass es auch kritische Stimmen gab, welche die negativen Folgen des Kolonialregimes geisselten. Er tut dies jedoch als "Teil der allgemeinen Zivilisationskritik des späten 19. Jahrhunderts" ab. Ein Nachwort umreisst in knapper Form das Schicksal der deutschen Mittelasienforschung von 1914 bis in unsere Tage.

Bezüglich der Analyse SIDIKOVs bleibt nun einiges anzumahnen. Erstens hätte zuweilen eine deutlichere Unterscheidung zwischen "wissenschaftlichem" und "populärem" Schrifttum gutgetan. Hermann VÁMBÉRY etwa mag als Turkologe seine Meriten haben. Seine Reiseberichte erinnern jedoch eher an Romane von Karl May und wurden von der zeitgenössischen Forschung (z.B. von I. GOLDZHER) entsprechend kritisch bewertet. Obwohl er die Problematik selbst anspricht, beachtet SIDIKOV zweitens kaum, dass viele seiner Autoren als "Kolonisatoren in fremden Diensten" wirkten, was die Ausrichtung ihrer Schriften doch wohl entscheidend prägte. Eindrücklich fassbar wird das in der Studie nicht nur am Beispiel VÁMBÉRYs, der stets das Kolonialsystem seiner britischen Auftraggeber als Massstab anlegt, sondern noch mehr bei Forschern, welche im Dienste der Zaren standen und prompt die "Kultur-

mission Russlands” propagieren. Dass Russlands Ausgreifen in Mittelasien vom deutschen Publikum eher positiv gewertet wurde, erklärt SIDIKOV jedoch nicht dem Einfluss ihrer Schriften, sondern damit, dass im kaiserzeitlichen Deutschland eine generell “russlandfreundliche Stimmung” geherrscht habe. Diese nirgendwo begründete Aussage ist aber historisch völlig unhaltbar. Vielleicht war SIDIKOV nicht bewusst, dass einige seiner Kronzeugen zu Mittelasien auch durch extrem russophobe Schriften Berühmtheit erlangten, wie etwa Paul ROHRBACH. Ein Blick über den Tellerrand (z.B. in die von ihm selbst in einem anderen Zusammenhang zitierte Untersuchung von Helga DEININGER: *Frankreich – Deutschland – Russland 1871–1891*, Wien 1983) hätte SIDIKOV aber klarmachen müssen, dass von russophiler Stimmung im Kaiserreich keine Rede sein konnte – ein russischer Bauer dürfte auf “den Deutschen” um 1900 nicht weniger exotisch, ja, barbarisch gewirkt haben als ein kasachischer Nomade. Der Fremde musste kein “Orientale” sein, die Vorurteile blieben häufig dieselben. Drittens existierte die deutsche Mittelasienskunde, unabhängig von den kolonialen Verstrickungen einzelner Forscher, nicht im luftleeren Raum, wie manche ihrer Apologeten suggerieren. Auch SIDIKOVs Darstellung berücksichtigt viel zu wenig, dass damals längst eine gesamteuropäische Oekumene von Asienforschern und Islamwissenschaftlern bestand, deren Mitglieder sich gegenseitig rezipierten und die einander beeinflussten. Es gibt deshalb keinen Grund, weshalb der deutschsprachige Diskurs zu Mittelasien weniger “orientalistisch” (oder einfach: weniger kultur Chauvinistisch, im Einzelfall gar rassistisch?) hätte ausfallen sollen als jener des restlichen Europa. Ganz grundsätzlich muss man sich zudem fragen, ob der von SIDIKOV benutzte induktive Ansatz dem Thema wirklich gerecht wird, denn schliesslich gehört es zu den Grundprinzipien der Logik, aus einer endlichen Reihung von Einzelfällen keine universellen Gesetze abzuleiten. Induktion taugt in den empirischen Wissenschaften zur Falsifikation, darf aber nicht zur Verifikation eines Sachverhalts benutzt werden. Mit seinem Feuerwerk von Belegzitaten, die den “orientalistischen” Charakter eines ganzen Wissenschaftszweiges beweisen sollen, verfällt SIDIKOV daher ein wenig demselben Fehler, den seine Studienobjekte begehen, wenn sie, mit Berufung auf angeblich selbst erlebte Exempla, von den “feigen” oder “fanatischen Tataren” fabulieren.

Insgesamt jedoch legt SIDIKOV eine äusserst faktenreiche Studie vor, die ihre Thematik nahezu erschöpfend ausleuchtet, und seinem Fazit, dass sich auch in der deutschsprachigen Mittelasiensforschung häufig Denkfiguren finden, die E. SAID als *orientalistisch* bezeichnet hat, ist voll zuzustimmen. So

mag man die Folgerungen des Autors im einzelnen billigen oder aus dem dargebotenen Material seine eigenen Schlüsse ziehen – ein lesenswertes und höchst lehrreiches Buch bleibt es allemal.

Clemens P. SIDORKO (Schopfheim)

TAUBE, Manfred (Hg.), *Geheime Geschichte der Mongolen: Herkunft, Leben und Aufstieg Dschingis Khans*. München: Verlag C.H. Beck, 2005. ISBN 3 406 53562 3. 325 Seiten.

Dieses Buch ist eine “durchgesehene” Neuauflage eines im Jahre 1989 innerhalb der *Orientalischen Bibliothek* beim Gustav Kiepenheuer Verlag in Leipzig und Weimar sowie bei C.H. Beck in München erschienenen Werkes. Manfred Taube, Professor für tibetische und mongolische Philologie an der Universität Leipzig, wird auf dem Umschlag als Herausgeber des Bandes, auf der Titelseite als Übersetzer dieser Geheimen Geschichte der Mongolen (*Mongqol-un niuča tobča'an*) angegeben. Man fragt sich, nachdem man den Text gelesen hat, ob die Angabe “Herausgeber” den Zweck hat, Bescheidenheit zu signalisieren. Ist etwa die Verlagsangabe auf der Titelseite “Aus dem Mongolischen übersetzt und kommentiert von Manfred Taube” etwas übertrieben, nachdem der angesehene Mongolist Taube selber in seinen unter dem Titel: *Zur vorliegenden Übersetzung* am Ende des Buchs zusammengefassten Angaben über seine Arbeit ganz ehrlich schreibt: “Eine Grundlage meiner Übertragung ins Deutsche bildet die Erstübersetzung von Erich Haenisch¹, deren flüssige, die Ausdruckskraft des ursprünglichen Werkes voll bewahrende Sprache dieser Publikation für immer einen Platz in der Wissenschaftsgeschichte einräumen wird.” Jedenfalls zeigt die Lektüre beider Übersetzungen, dass sie sehr ähnlich sind. Taube hat also effektiv das getan, was er uns sagt, er hat wirklich Haenischs Übertragung sehr weitgehend als Grundlage für seine Arbeit genommen – warum auch nicht, war doch die Übersetzung des alten Meisters Haenisch eine extrem sorgfältige, wunderbare Pionierarbeit gewesen.

Taube hat aber auch zusätzlich das getan, was nach einem halben Jahrhundert seit Haenischs Veröffentlichung getan werden musste: In seinen “Er-

1 HAENISCH, Erich, Trad.: *Die Geheime Geschichte der Mongolen*, Leipzig, 1941, 1948.

läuterungen” hatte seinerzeit Haenisch selber auf Schwierigkeiten und Probleme einzelner Passagen der *Geheimen Geschichte* hingewiesen; Taube hat tatsächlich aufgrund der Ergebnisse der seit fünfzig Jahren auf diesem Gebiet betriebenen Forschungen (u.a. von Ligeti, Murakami, Cleaves, de Rachewiltz, Daschzeden) einige dieser Stellen gebessert oder neu übersetzt. Wobei er auch in seinen eigenen “Anmerkungen” die Probleme nicht verschweigt, die selbst heute noch nicht befriedigend gelöst werden können. Es gibt also noch Raum für Forschung über diese enorm schwierige Materie eines Textes, der nur als ziemlich ungenaue Umschrift in chinesische Zeichen eines mongolischen Textes zu uns gekommen ist, den also sein Kompilator selber nicht verstehen konnte!

Das Ergebnis ist eine Übersetzung die, sieht man von den oben erwähnten Korrekturen oder Verbesserungen ab, relativ wenig Abweichungen gegenüber dem Haenischen Text aufweist. Eine positive Abweichung besteht darin, dass Taube die Passagen, die aus alten mongolischen Gedichten oder Liedern bestehen (“Stabreim-Passagen”), in getrennten Versen geschrieben hat, während sie damals im Haenischen Text nicht als solche erkennbar und sichtbar waren. Eine negative Abweichung besteht dagegen darin, dass Taube im Gegensatz zu Haenisch die Namen oft nicht übersetzt hat: Der normale Leser findet es sicher reizvoller und sinnvoller von “Duwa der Blinde” zu hören als von “Duwa Soqor”, oder von “Dobun der Kluge” als von “Dobun Mergen”. Nicht jeder Leser ist Mongolist. Es scheint mir auch nicht sehr sinnvoll, das Buch so direkt und kommentarlos mit dem Text der *Geheimen Geschichte* anzufangen. Das exzellente Nachwort von Taube, das interessante ethnologische und historische Informationen über die Mongolen liefert, das auch die Eroberungen Dschingis Khans verständlich darstellt und die komplizierte Rekonstruktion des Buchs durch die Wissenschaft sehr ausführlich wiedergibt, gehört eindeutig als Vorwort am Anfang des Buches – wie es Haenisch seinerzeit mit seinem Vorwort vorgemacht hat. Erst mit diesen Informationen im Kopf kann nämlich der Laie den Text der *Geheimen Geschichte* wirklich verstehen und genießen.

Vom Literaturverzeichnis Haenischs hat Taube nur drei Autoren übernommen (GROUSSET 1941, Haenisch, alle Titel, sowie KOZINS, 1941). Unter den 17 Autoren, die er nicht übernommen hat, finde ich vor allem aus historischen Gründen besonders schade die Nichterwähnung von BARTOLD 1928, CARPINI 13. Jh., D’OHSSON 1834–35, NAKA 1907, PALLADIUS 1866, PELLIOT 1922–23, RATCHNEVSKY 1937 und von SANANG SETSCHEN 1929. NAKA halte ich für speziell erwähnenswert, weil er der erste war (sogar vor PELLIOT) der

bereits im Jahre 1907 den Unterschied zwischen der chinesischen Paraphrase *Yuanchao bishi* und dem Text in chinesischer Umschrift *Mongqol-un niuča tobča'an* erkannt hat. PELLIOT hat diesen Unterschied, unabhängig von NAKA, erst 1913 entdeckt. Die Nichterwähnung von PALLADIUS ist ebenfalls aus historischen Gründen schade, weil er 1866 die allererste Übersetzung der *Geheimen Geschichte* in eine westliche Sprache geliefert hat – allerdings die der chinesischen Paraphrase, nicht des “Originals”.

Ich kann mir nicht vorstellen, dass Taube die Arbeiten dieser “historischen” Autoren nicht gelesen hat. Er hat sie für die Arbeit an seinem Buch vielleicht nicht direkt verwendet, aber da er sie kennt und somit sicher unbewusst (und sei es nur für sein Nachwort) mitverwendet hat, hätte er sie vielleicht doch – einmal wie gesagt aus historischen Gründen, andererseits zur Information des interessierten Lesers – in seine Literaturliste aufnehmen sollen. Ich finde auch schade, dass der Verlag aus Spargründen die Schwarzweiss-Photos von Haenisch im Buch nicht eingebaut hat. Es wäre sicher sinnvoller gewesen, beim Farbdruck am Umschlag zu sparen und dafür diese historischen Photos aus den zwanziger und dreissiger Jahren mit zu geben. Dagegen finde ich sehr positiv, dass Taube sich die Mühe gemacht hat, ein alphabetisches Register zu liefern. Obwohl die Verfassung eines Registers heute mit dem Komputer so viel leichter geworden ist, als früher mit der Schreibmaschine, als man die Zeilen nicht frei verschieben konnte, verzichten nämlich noch zu viele Autoren oder Verlage auf diesem wirklich wertvollen Hilfsmittel.

Ingesamt ist also die Neuedition von Taubes *Geheimen Geschichte der Mongolen* eine wertvolle Herausgabe, erfährt doch damit – in einer Zeit, in welcher die Veröffentlichung Haenischs auf dem Antiquarientmarkt eine echte Rarität geworden ist – die grossartige Übersetzungsarbeit Erich Haenischs eine nochmalige Verbesserung, ohne ihren Charakter zu verlieren, sowie indirekt einen günstigen Zugang (24.90 €) zum allgemeinen Publikum. Wer allerdings das Buch Haenischs bei einem Antiquar findet, und wer sogar sein noch wertvolleres *Wörterbuch zu Mangchol un niutschas tobtscha'an*¹ von 1939/1962

1 HAENISCH, Erich: *Wörterbuch zu Mangchol un niutschas tobtscha'an (Yüan-ch'ao pi-shi). Die Geheime Geschichte der Mongolen.* Leipzig 1939, Wiesbaden 1962.

entdeckt, sollte trotz dieser willkommenen neuen Publikation sofort zugreifen.

Jean-Pierre VOIRET

DE LA VAISSIÈRE, Etienne, *Histoire des marchands Sogdiens*. 2. Auflage Paris 2004 (*Bibliothèque de l'Institut des Hautes Etudes Chinoises*, 32). ISBN 2-85757-0643

Zur Geschichte der Seidenstrasse, der alten, bis in 16. Jh. funktionierenden Landbrücke zwischen Ostasien und Europa, erscheinen heute fast ausschliesslich Sammelbände. Dadurch spiegeln die einzelnen Artikel im Allgemeinen den Forschungsstand des jeweiligen Fachgebietes. Die Kohärenz dieser Sammelbände allerdings bedeutet, wird sie überhaupt angestrebt, für die Herausgeber ein gutes Stück Arbeit. Nur noch selten verfolgt ein Autor ein Thema selber über die ganze Seidenstrasse.

Genau dies ist aber der Fall in der vorliegenden Untersuchung von Etienne de la Vaissière vom Laboratoire d'Archéologie des CNRS in Paris. de la V. schreibt die Geschichte der sogdischen Kaufleute, deren weltgeschichtliche Bedeutung darin liegt, dass sie den Buddhismus, den Manichäismus und das Christentum nach China, den Islam zu den Türken gebracht haben und dass aus ihrem Milieu grosse muslimische Gelehrte wie Avicenna und Biruni stammen. Schon in der *Introduction générale* (S. 7–12) betont de la V., wie disparat die Quellen räumlich und zeitlich sind, dass ihnen aber gerade ihre Unabhängigkeit ein ganz besonders Gewicht verleiht. Zur Eichung seiner Aussagen dienen ihm einige wenige, aber aussagekräftige Dokumente. Im Laufe der Untersuchung führt er die zentralen Quellenstellen nach den gebräuchlichen Übersetzungen vor und wertet sie Schritt für Schritt aus, ohne sich durch den gründlichen Einbezug vorhandener Literatur von seinem Thema ablenken zu lassen. Didaktisch geschickt fasst er seine Gedanken zwischendurch immer wieder und auch in einer *Conclusion générale* (S. 301–303) zusammen und illustriert sie mit 16 Abbildungen und 8 Karten. Eine in sich unterteilte Bibliographie (S. 305–348), mehrere Indizes (S. 349–370), ein Abbildungs- und ein Kartenverzeichnis (beide S. 371) und das Inhaltsverzeichnis (S. 373–377) runden das Buch ab. In der zweiten Auflage, die der ersten nach nur zwei Jahren folgt, hat de la V. zahlreiche Kleinigkeiten korrigiert, aber seine Meinung nur in der zeitlichen Eino-

rdnung einer Passage des *Wei shu* grundsätzlich geändert (S. 99 A. 57). Eine englische Übersetzung ist gerade erschienen.¹

De la V. gliedert seine Untersuchung in vier Teile. Im ersten Teil (Kapitel 1–3) beschreibt er den Aufstieg der Sogdier als Juniorpartner der Baktrier und Inder bis ins 4. Jh. n. Chr. Der Fernhandel der Sogdier begann nicht mit der Lieferung von Lapislazuli und anderen Edelsteinen als Tribut an die Achämeniden und auch nicht mit der Eroberung Zentralasiens durch Alexander den Grossen (1. *Les origines du réseau sogdien: Essai de délimitation chronologique*, S. 18–42). Nein, der eigentliche Auslöser waren chinesischen Gesandtschaften, die gegen die Zahlung von Seidenballen Pferde erhielten. Späteren sogdischen Gegengesandtschaften ging es dann offiziell um Abkommen, in Wirklichkeit aber um Seide. In dieser ältesten Zeit verlief die Route zwischen Baktrien und dem Tarimbecken allerdings noch nicht über Sogdien, sondern weiter südlich, und die Sogdier kontrollierten nur gerade eine Sekundärroute von Baktrien ins Baltikum. Doch wenn sie in diesem Handel auch nur am Rand mitspielten – entscheidend war, dass sie überhaupt mitspielten.

Einen Einblick in das Funktionieren der Handelsnetze bekommen wir über die *Anciennes Lettres*, ein kleines Korpus von in Dunhuang gefundenen Briefen aus dem 4. Jh. n. Chr. (2. *Autour des Anciennes Lettres*, S. 43–67). Das Zentrum des Handels war Samarqand, dazu kamen recht autonome Regionalzentren in Gansu und China und lokale Vertreter vor Ort, also ganz ähnlich, wie wir dies aus den jüdisch-arabischen Genizadokumenten kennen. Als sich die Chinesen ab dem 2. Jh. aus Zentralasien zurückzogen, folgten ihnen diese Kaufleute in den Osten. Dort konnten sie sich in den Bürgerkriegen des 3.–4. Jhs. nur in Gansu halten, während sie im eigentlichen China über das ganze Land zerstreut wurden.

In dieser ältesten Zeit orientierten sich die Sogdier an den Kūshān in Baktrien und Nordindien, die die Route zwischen Indien und China beherrschten und deren Gāndhārī im Tarimbecken die Lingua franca war (3. *Le commerce de l'Inde*, S. 68–85). Obwohl sonst von sekundärer Bedeutung, spielten die Sogdier in der Verbreitung des Buddhismus nach China eine besondere aktive Rolle.

1 DE LA VAISSIÈRE, Etienne, *Sogdian Traders: A History*, Leiden 2005 (*Handbook of Oriental Studies*. Section 8: *Uralic and Central Asian Studies* 10), ISBN 90-0414252-5. EUR 119.00.

Im zweiten Teil (Kapitel 4–6) beschreibt de la V. den sogdischen Handel mit China in der Zeit seiner grössten Blüte. Dabei profitierten die Sogdier von den hunnischen Überfällen auf Baktrien und Delta und Mittellauf des Syr Darya (4. *La Sogdiane, marché majeur*, S. 90–108). Die dort ansässige Bevölkerung floh in die Oasen von Sogdien und Nasaf. Dort nahm im Schutz neuer langer Mauern die bebaute Fläche zu und es entstanden neue Städte wie Buḥārā, Paykand und Penḡikent. In Wandmalerei, Architektur und Städtebau, aber eben auch im Handel traten die Sogdier in die Fussstapfen der Baktrier, assimilierten sich Čāč kulturell und gründeten in Semireč'e eigentliche Kolonien.

In China gewannen die Sogdier im Handel, als die nun führende Gruppe der westlichen Kaufleute, die Oberhand (5. *En Chine*, S. 109–143). Dabei verlagerte sich im Tarimbecken der Verkehr von der von der Wüste bedrohten Süd- auf die Nordroute, und wie wir aus Urkunden, Briefen, Reisebeschreibungen und Sachüberresten erfahren, entstanden, wie vorher in Semireč'e, nun auch im Tarimbecken ganze sogdische Kolonien. In Gansu lebten nebeneinander alteingesessene und neue Einwanderer, Chinesen, Inder und Sogdier. Im eigentlichen China gab es überall westliche Soldaten, Beamte und Gaukler. In den Hauptstädten Chang'an (sogd., dann arab. Ḥumdān) und Luoyang, wo sich die Westler auf die Zeit vor den Wirren zurückführten, profitierten sie ganz besonders von der sogdisch-türkischen Mode der Oberschicht. Westliche Kaufleute fanden sich auch in sämtlichen Provinzhauptstädten, in den Kleinstädten Nordchinas kauften sie unter Umgehung des Zwischenhandels Seide auf und an der Nordgrenze standen sie sogar unter besonderem staatlichem Schutz. Da die Chinesen bis ins 8. Jh. den Handel negativ bewerteten, wurden die Sogdier zu einem unverzichtbaren Bestandteil der Gesellschaft. Die sogdischen Gemeinden hatten ihre eigene Verwaltung mit Vorstehern (chines. sabao < sogd. sartapao < ind. sārthavāha "Karawanenführer"), Priestern und Volk und schwankten gegenüber den Chinesen zwischen Assimilation und Abgrenzung. Dabei bedeutete der chinesische Ausgriff auf Zentralasien 640 für die sogdischen Kaufleute keinen Bruch, wurden sie doch einfach in das staatliche Transportsystem integriert.

Dieses Handelsimperium zeichnete sich durch verschiedene Eigentümlichkeiten aus (6. *Structures*. 144–176). Die soziale Einordnung der Kaufleute können wir ausgerechnet in Sogdien selber nicht fassen, denn die Gemälde von Penḡikent, unsere wichtigste Quelle, stellen so gut wie keine Kaufleute dar, nur Ritter – aber Penḡikent lag ja auch abseits der Handels-

routen. Hilfreich sind hier die Aussagen der Münzen, denen zufolge in den Städten das Stadtvolk mit Tempel, König und Beamten herrschte. Auf der Chinaroute handelten nicht nur Sogdier, sondern auch Kaufleute aus Һutan, Baktrien und Һwārazm, aber die Leitkultur war, wie die sogdischen Aufschriften der baktrischen und Һwārazmischen Münzen zeigen, eindeutig sogdisch – wirkliche Rivalen waren nur die Perser mit ihrer Seeverbindung nach China. Charakteristisch für den sogdischen Landhandel war das Fehlen einer eigenen Infrastruktur. Trotz allem Erfolg baute man keine Karawanse-railen, grub keine Brunnen und schuf keine eigenen Rechtsformen, sondern übernachtete auf Landgütern, machte Umwege und handelte im Familienverband. de la V. erklärt dies durchaus einleuchtend damit, dass der Überfluss an chinesischer Seide zusammen mit dem hohen Stellenwert der Gastfreundschaft langfristige Investitionen überflüssig erscheinen liess.

Die Zusammenarbeit mit den Türken eröffnete den Sogdiern die Steppe (Kapitel 7–8). Zwar sprach man nach den türkischen Eroberungen des 5. und 6. Jhs., abgesehen von Sogdien selber, nur noch in den grossen Städten sogdisch (7. *Les milieux turco-sogdiens*. 180–203). Doch auch in Semireč'e, Čăč und Baktrien stellten die Sogdier weiterhin Beamte, Soldaten, Gesandte und Kaufleute. Dabei profitierten sie davon, dass politische Konkurrenten in China von den Türken Pferde (und Sklaven) bezogen und diese mit kostbarer Seide bezahlten. Bei der Entstehung dieser sogdisch-türkischen Symbiose spielte Gansu eine wichtige Rolle. Im Pferdezuchtgebiet Ordos entstand in den Sechs Präfekturen der Westler sogar eine sogdisch-türkisch-chinesische Mischgesellschaft und genau aus diesem Milieu kam der sogdisch-chinesische General Rawšan der Buĥärer, auf chinesisch An Lushan, der in seinem Aufstand auch die Interessen der sogdisch-chinesischen Kaufleute vertrat. Mit seiner Niederlage gegen eine chinesisch-uygurische Koalition verloren die Sogdier in China an Einfluss. Der chinesische Staat zog sich aus dem Tarimbecken zurück und überliess dieses den Uyğuren und Tibetern – doch die Uyğuren bekehrten sich zum Manichäismus und orientierten sich damit ihrerseits an einem sogdischen Modell. In China selber assimilierten sich die Sogdier stärker als bisher und verschwinden aus den Quellen.

Im Handel mit dem Westen (8. *Ambassadeurs et marchands: Les voies de l'ouest*. 204–231) stand den Sogdiern die protektionistische Handelspolitik des sāsānidischen Iran im Weg. Ende des 6. Jhs. scheiterte ihr Versuch, über eine türkische Gesandtschaft Zugang nach Iran zu erhalten und sie nahmen, wieder über türkische Gesandtschaften, Beziehung auf mit dem Byzantinischen Reich. Die Route nach Byzanz führte vielleicht über

Moščevaja Balka im West-Kaukasus, sicher aber auch über Sogdaia auf der Krim, einem sogdischen Vorposten ganz im Westen des türkischen Gebietes, vergleichbar mit Ordos ganz im Osten. Darüber hinaus handelten die Sogdier intensiv mit dem Kamabecken, wie massive Funde zentralasiatischer Silbermünzen und -platten belegen, während sich von den aus dem Kamabecken ausgeführten Waren (Pelz, Sklaven, Honig und Ambra) in Zentralasien naturgemäss nicht erhalten hat. Die Analyse von im japanischen Shoshoïn gefundenen Amberstücken hat allerdings gezeigt, dass diese aus dem Baltikum stammen, also wohl von Sogdiern transportiert worden waren.

Den vierten Teil seiner Untersuchung (Kapitel 9–10) widmet de la V. der neuen Welt, wie sie durch die Eroberungen der Muslime im Westen und der Uyğuren und Tibeter im Osten entstand. Der Einbezug Sogdiens in das Islamische Reich, wie ihn die muslimischen Historiker beschreiben, folgte dabei verschiedenen Modellen (9. *Les Sogdiens en Islam*. 236–261): Paykand wurde erobert, während Samarqand einen Kapitulationsvertrag (mit sehr interessanten Angaben über die Umrechnung von Seide in Silber) schloss und Pengikent abseits der grossen Handelsstrasse eine Art Rückzugs-Sogdiertum lebte. Dabei hatten die sogdischen Kaufleute wohl durchaus ein Interesse daran, in das Islamische Commonwealth einbezogen zu werden, ohne allerdings, wie behauptet worden ist, die Eroberung zu finanzieren. Wenn nötig konnten sie ihre Interessen durchaus durchsetzen. Die sogdischen Vornehmen beteiligten sich am erfolgreichen Aufstand des Abbāsiden al-Ma[^]mūn und bahnten damit den später am Kalifenhof so erfolgreichen türkischen Condottieri einen Weg.

Die Handelsbeziehungen dieser neuen Welt kennen wir besonders aus der arabisch-persischen Geographie des 9. und 10. Jhs. und aus den Dokumenten aus Dunhuang und Turfan (10. *Ruptures et assimilations*. 262–299). Mit dem Ende des sāsānidischen Protektionismus erhielten die Sogdier Zugang zum Irak und handelten auf der vorher ganz persischen Seeroute nach China. Die Landroute jedoch fiel auseinander. Transoxanien wuchs mit Ost-Iran zu einem neuen, kulturell sehr starken Gebiet um das muslimische Buḥārā zusammen. Der Chinahandel führte nun nicht mehr über das Tarimbecken, wo sich, sozusagen in “Outremont”, die Sogdier an die Türken und Chinesen assimilierten, sondern für eine Weile weiter nördlich über die Uyğuren, bis die Verbindung um die Mitte des 10. Jhs. ganz abbrach.

Für den Islamwissenschaftler ist die Lektüre ausgesprochen spannend. Dabei erinnern die sogdischen und chinesischen Dokumente an die aus Ägypten erhaltenen arabischen und jüdisch-arabischen Briefen und Verträge.

Auch in den sogdischen Dokumenten wird der Handel von (Gross)familien getragen (S. 54) und zwischen Durchreisenden und Niedergelassenen unterschieden (S. 121; 154; 157). Auch hier gehen geschäftliche und private Bemerkungen Hand in Hand (S. 47) und um sie richtig einordnen zu können, müssen wir die üblichen Formeln kennen (S. 48). Auch hier gibt es standardisierte Briefadressen (S. 46) und Reisepässe (S. 63; 121; 169). Die Vermutung liegt nahe, dass diese Parallelität weniger auf gemeinsame Wurzeln zurückgeht als vielmehr auf die Art der vormodernen Kommunikation, die gewisse Formen der kaufmännischen Korrespondenz einfach vorgab.

Bei einer ganzen Anzahl von Bemerkungen ergeben sich Anregungen für eine allgemeine Handelsgeschichte. So erfahren wir, wann man aus archäologischen Funden auf Handelskontakte schliessen darf, wann aber nicht (S. 45; 226), dass Seide gleichzeitig Währung und Handelsware war (S. 63; 158f.), dass Fernhandel auch dort existierte, wo er ganz anders hiess (S. 62; 126) und dass man zwar in kleinen Gruppen reiste, diese Gruppen sich aber zu lockeren Karawanen zusammenschlossen (S. 170). Bei der Behandlung von Lehnwörtern zwischen Sogdisch und Chinesisch gibt de la V. vorbildlich auch die mittelchinesische Aussprache an und macht so die Entlehnung für den Nicht-Sinologen überhaupt erst nachvollziehbar (S. 33 A. 41; 110 A. 1). Sehr zu recht betont er einmal mehr, dass es nicht der muslimische Sieg bei Ṭalās 751 war, der die Chinesen aus Zentralasien vertrieb (S. 239).

Abschliessend einige Bemerkungen zum Formellen. Arakawa 1992 meint Arakawa 2001 (S. 169 A. 108), zitiert, aber in der Bibliographie nicht aufgeführt ist Vajnberg 1991 (230 A. 96).² Von den statistischen Untersuchungen Bulliets gibt sein Vorartikel 1970 nur einen Vorgeschmack, massgeblich ist seine Monographie (S. 257 A. 94).³ Von der *Qandīya* haben wir nicht nur die alte Übersetzung von Vjatkin, sondern auch die Edition von Īrağ Afšār Teheran 1334 h.š./1955, auch wenn diese nur eine ältere Li-

2 Persönliche Mitteilung von de la Vaissière. VAJNBURG 1991: VAJNBURG, B.I., "Rol'kochevnikov v razvitii ekonomii i torgovli Xorezma v drevnosti [Le rôle des nomades dans l'économie et le commerce du Khorezm antique]", in: *Goroda i karavansaraj na trassax Velikogo Shelkovogo Puti: Tezisy dokladov Mezhdunarodnogo seminara JuNESKO*, Urgench 1991:29–33.

3 BULLIET, R.W., *Conversion to Islam in the Medieval Period: An Essay in Quantitative History*, Cambridge (Mass.) 1979.

thographie nachdruckt (S. 167 A. 98). Für die türkischen Söldner der Abbāsiden ist die Untersuchung von Gordon zu erwähnen (S. 274 A. 52)⁴

In der Bibliographie gehört das arabische Türkisch-Wörterbuch des Maḥmūd AL-KĀŠĠARĪ nur begrenzt unter “Sources turques”, aber sicher nicht unter “Inscriptions” (S. 308), der hebräische Reisebericht des Benjamin von TUDELA nicht zu den “Sources arabo-persanes” (S. 311). Die Ausgabe dieses Reiseberichtes von 1987 ist ein Nachdruck der Ausgabe 1841 (sic) (S. 311), die Ḥallāġ-Biographie von MASSIGNON 1975 ein Nachdruck der Ausgabe 1922 (S. 335). FREJMANs Edition der Dokumente vom Berg Muġ ist 1962 in Moskau erschienen (S. 308), MANYLOVs Artikel über die Karawanserailen westlich des Aralsees 1982 (S. 334, s. S. 229 A. 90), TREMBLAYs Buch zu den Manichäern 2001 (S. 344). Die *Cambridge History of Iran* wird von Ehsan YARSHATER herausgegeben (S. 323). LIU Mao-Tsai ist unter LIU einzuordnen (S. 335), Valeria FIORANI PIACENTINI unter FIORANI PIACENTINI (S. 337). An Druckfehlern ist zu korrigieren Moriyasu (so in der Bibliographie, nicht Moriatsu, S. 263 A. 4), Whitfield (nicht Whitdfield, S. 307), Hrbek (nicht Hrbeck, S. 327), Hephthaliten (nicht Hephtaliten, S. 314), Lewicki (nicht Levicki, S. 331).

In der Transkription arabischer Namen wird *ayn* fälschlich mit *hamza* wiedergegeben, richtig wäre Abbās und *ulamā*^(S. 259), Abdallāh, Abd al-Malik und Attāb (S. 246), Alī (S. 251), ibn al-Bayyi (S. 257), al-Mu taṣim (S. 256) und Sa d (S. 209 A. 18). Die von de la V. vorgeschlagenen Übersetzungen von Ṭabarī, *Mulūk II 1157 inna lanā tujjāran kharajū min Balkha* (nicht ... *linā tujjārān* ...) stimmen nicht, wohl aber diejenige von Hinds, auf die de la V. in der Fussnote verweist (S. 247).

Doch all dies schmälert das Verdienst von de la V. nicht. Er hat als erster die für die Weltgeschichte zentrale, wegen der sehr disparaten Quellen aber schwierig zu behandelnde Geschichte der sogdischen Kaufleute geschrieben, dabei die grossen Bögen überzeugend gezeichnet und mit vielen einzelnen Bemerkungen unser methodisches Bewusstsein geschärft.

Andreas KAPLONY (Zürich)

4 GORDON, Matthew S., *The Breaking of a Thousand Swords: A History of the Turkish Military of Samarra (A.H. 200–275/815–889 C.E.)*, New York 2001 (*SUNY Series in Medieval Middle East History*).

WALTHER, Wiebke, *Kleine Geschichte der arabischen Literatur. Von der vorislamischen Zeit bis zur Gegenwart*. München: Beck, 2004. – 336 S., 8° – ISBN 3 406 52248 2.

Im Klappentext des anzuzeigenden Buches heisst es: “Mit diesem Buch liegt seit langem wieder ein umfassender Überblick über die Geschichte der arabischen Literatur vor.” Auf den deutschen Sprachraum bezogen ist dieses in gewisser Hinsicht ein Understatement, denn seit Josef VON HAMMER-PURGSTALL 1856 hat es – wie auch aus dem Überblick “Arabische Literaturgeschichte in mitteleuropäischen Sprachen” (S. 307 f.) und der dazugehörigen Bibliographie (S. 317 f.) im Anhang hervorgeht – kein einzelner deutscher Orientalist mehr unternommen, einen umfassenden Überblick über alle Sparten der arabischen Literatur zu geben, wenn man von dem mehr bibliographisch ausgerichteten Werk von BROCKELMANN und dem noch nicht abgeschlossenen von SEZGİN absieht. Bei den im *Neuen Handbuch der Literaturwissenschaft* und im *Grundriß der arabischen Philologie* erschienenen Darstellungen handelt es sich um Einzelessays verschiedener Verfasser.

Mit dem Titel “Kleine Geschichte” war eine gewisse Begrenzung des Umfangs vorgegeben. Es musste also eine Konzentration auf das Wesentliche und, da sich das Buch an ein breiteres Publikum wendet, auf das für die arabische Literatur Charakteristische vorgenommen werden. Nach meinem Dafürhalten ist WALTHER das in vorzüglicher Weise gelungen.

Nach einer Einführung (S. 7–9), die sehr nett der Themenfolge arabischer Vorworte angeglichen ist, geht WALTHER unter der Überschrift “Was gehört zur arabischen Literatur?” (S. 10–37) auf die spezifischen Merkmale der arabischen Sprache, die Verbreitung des Arabischen, das Problem der Diglossie, die Wertigkeit der einzelnen Literaturgattungen (*Qurʾān*, Poesie, *adab*, Märchen usw.) in den Augen der Araber, die Entstehung des *adab*-Begriffs, die mündliche und schriftliche Überlieferung und die Buchkultur ein.

Der Hauptteil des Buches ist grob chronologisch gegliedert: vorislamische Zeit, islamische Zeit bis etwa 1800, Neuentwicklungen im 19. und 20. Jhdt. Die zwölfhundert Jahre der islamischen Zeit bis 1800 nehmen naturgemäss den grössten Raum ein, und darin wiederum die *adab*-Literatur (S. 106–254).

Für die vorislamische Zeit beschreibt WALTHER das soziale Umfeld des *šāʿir*, die Themen von *qaṣīda*, *qiṭʿa*, *martiya* und *ṣuʿlūk*-Dichtung, sowie die rhetorischen Mittel. Auf Übersetzungen musste aus Raumgründen wohl verzichtet werden. Das ist bei der Poesie schade. Bei den Prosawerken sind die Inhaltsangaben, die WALTHER gibt, sicher der richtige und vielleicht auch einzig mög-

liche Weg. Im Abschnitt “Altarabische Prosa” werden die *ayyām al-‘arab* kurz charakterisiert.

Die islamische Zeit beginnt wiederum mit der Dichtung. WALTHER beschreibt den Übergang von der Beduinen- zur höfisch-städtischen Poesie und die neuen Gattungen unter Einschluss der religiösen (z. B. al-Ḥallāğ) und philosophischen (z. B. Abū l-‘Alā’ al-Ma‘arrī) Poesie.¹

Der Prosateil wird eingeleitet durch den Qur‘ān und die durch ihn angeregte Literatur. Es folgen *ḥadīṭ*, Geschichte, Biographie,² Geographie und Reisebeschreibungen. Der lange Abschnitt zur *adab*-Literatur behandelt nach einführenden Kapiteln über Textsorten, Stil, Titel, Vorworte und Schlussformeln die frühe Geschichte der *adab*-Literatur (‘Abdalḥamīd al-Kātib, Ibn al-Muqaffa‘, al-Ġāḥiẓ usw.) alle hierher gehörenden Untergattungen wie *maḥāsīn wal-masāwī*, *matālib*, *fadā’il*, Anthologien, *adab*-Werke für bestimmte Berufe und Gruppen, Fürstenspiegel, Sprichwörtersammlungen, ethisch-religiöse, mystische und philosophische (z. B. Ḥayy b. Yağzān) Literatur, Liebesgeschichten, *maqāmāt*,³ *munāzarāt*, Enzyklopädien usw. Alle Gattungen werden durch eine geschickte Auswahl ihrer wichtigsten Vertreter mit ihren interessantesten Werken vorgestellt. WALTHER gibt von den Werken z. T. ausführliche Inhaltsangaben, die die Besonderheiten der Werke gut charakterisieren. Ich muss gestehen, dass mir kaum ein Werk eingefallen ist, das zusätzlich unbedingt erwähnenswert gewesen wäre, und dass ich aus den Inhaltsangaben noch viel gelernt habe. Manches war mir eben bisher nur dem Namen nach bekannt.

Die islamische Literatur wird abgeschlossen durch einen Abschnitt über die volkstümliche Literatur. Er behandelt die *qiṣaṣ al-anbiyā’*, *Tausendundeine Nacht* (einschliesslich der Rezeption in Europa und deren Rückwirkung auf den Orient), die Volksromane, das Schattentheater, die *ta‘ziya*, die Strophendichtung.

- 1 Zu S. 70: Abū Nuwās gehörte nicht zum Dichterkreis um al-Mahdī. Er kam erst unter Hārūn ar-Rašīd an den Hof.
- 2 Bei der Beschreibung von Yāqūt’s *Iršād al-arīb* S. 94 heisst es, dass Yāqūt sich an einen höherrangigen Rezipientenkreis als die meisten arabischen Geographen wende. Hier liegt entweder ein Druckfehler für “Biographen” vor oder die Autorin hat bereits an Yāqūt’s *Mu‘ğam al-buldān* im nächsten Abschnitt gedacht.
- 3 WALTHER gibt die Titel der Werke immer zunächst im arab. Wortlaut und dann in Übersetzung. Dieses Verfahren erlaubt es dem Laien, sich eine Vorstellung vom Klang des Titels, etwa vom *sağ‘*, zu machen. S. 233 ist im Zusammenhang mit den *maqāmāt* in Ibn Bassām’s *Daḥīra fī maḥāsīn ahl al-Ġazīra* allerdings der genannte Titel für den Laien missverständlich mit “Die Schatzkammer über die Schönheiten der Insulaner” übersetzt. Klarer wäre “über die vortrefflichen Eigenschaften der Bewohner der Iberischen Halbinsel”.

Der letzte Teil über die Reformen und die Neuentwicklungen im 19. und 20. Jahrhundert (S. 273–292) ist verhältnismässig kurz gehalten. Das mag zunächst verwundern, da die arabische Moderne zu WALTHER's Spezialgebieten gehört. In der Einführung kündigt sie jedoch an, dass sie diese Periode in einem gesonderten Buch vorstellen wolle. Ausserdem weist sie bei den einzelnen Genres und Themen der mittelalterlichen Literatur immer wieder auf deren Weiterentwicklung in der modernen Literatur hin. Insofern enthält das Buch mehr Informationen zur Moderne, als es auf den ersten Blick scheinen mag. Auch didaktisch scheint mir das Verfahren seine Vorteile zu haben. Zeigt es doch klarer als die rückwärtige Sicht die historische Verankerung vieler Erscheinungen der modernen arabischen Literatur.

Der Anhang enthält zunächst Hinweise zu der der deutschen Orthographie angepassten Umschrift⁴ im Text des Buches. In den Anmerkungen und in der Bibliographie wird die wissenschaftliche Umschrift verwandt. Es folgen zwei Karten, eine Übersicht über die islamischen Dynastien, die Anmerkungen (S. 297–306), die vor allem Literaturangaben enthalten, der genannte Überblick über die arabischen Literaturgeschichten, eine sehr gute, den neuesten Stand repräsentierende Auswahlbibliographie (S. 309–323) (getrennt nach Quellen in arabischer Sprache, Übersetzungen in europäische Sprachen, Gesamtdarstellungen und Nachschlagewerke sowie Einzeldarstellungen), die zeigt, wieviel gerade in den letzten eineinhalb Jahrzehnten zur arabischen Literatur erschienen ist, und schliesslich ein Personen- und ein Sachregister.

Alles in allem ein Buch, das man gerne liest und auch gerne bespricht.

Ewald WAGNER (Gießen)

4 *ʿAin* ist kein explosiver Kehllaut, sondern ein Reibelaut, auch wenn WALTHER dem Ungeübten empfiehlt, ihn explosiv, nämlich als *hamza*, auszusprechen. Nicht ganz konsequent ist auch die Setzung des Längestrichs über langen Vokalen in unbetonten Silben. So steht S. 77 und 78 *ajāt*, S. 79 aber *ājāt* für *āyāt*.